

Labbé-Nouveau

Jeandrée



Ces pages sont dues à la collaboration posthume de :

Angélique Heurtel-Auffray, ma Grand-mère

Serge Benedetti, fils de mon Maître

Andrée Heurtel – Cadiou, mon Epousée

Je les dédie à toutes celles et ceux pour
qui l'Amour est un

Absolu.

Prologue

La dernière chose dont je garde une conscience terrestre, est cette faiblesse soudaine et cette chute cotonneuse, interminable... Le carrelage froid, une convulsion spasmodique du cou et des épaules doublée d'un rictus sardonique : étrange et ultime sourire. Eh bien, ça y est, c'est fini. Vous voyez, beaucoup plus facile qu'on ne le pense AVANT. Le processus engagé, on se laisse aller, on n'est plus responsable. Dans quelques jours, la voisine, étonnée de voir l'huis obstinément clos, viendra aux nouvelles, elle possède une clef. Un grand cri, puis ces pleurs abondantes dont on arrose tout décès. Elle représente un peu la fille que je n'ai jamais eue. J'ai bien de la chance, dans ces petits coins perdus, on s'intéresse encore un peu à l'entourage, alors que, dans les grandes cités verticales, on peut mourir cent fois avant que quelqu'un s'en soucie. Comme tu parais grande vue du sol ! Ne sois pas triste, je suis enfin totalement libéré, étonnamment léger ; je peux m'exprimer, exempt de tout scrupule inhibiteur. Je vais parler de la vie en toute objectivité. Si cela peut te servir... Oui, parce que la vie n'est pas un capital

inépuisable, il faut bien gérer, effectuer les bons placements. Un peu comme une bulle de savon qui va au gré des souffles et qui éclate brutalement ; la paille en fabrique une nouvelle et le cycle recommence. L'existence, ni courte, ni longue, est simplement limitée. J'ai gaspillé bien du temps, accordant de l'importance à des broutilles. Ma fille, essaie au maximum de co-vivre : avec ton homme, ta famille, tes collègues et relations. A quoi cela sert-il de devenir le doyen d'une société où l'on a perdu tout lien, tout repère ? Après un parcours respectable, vous voici traité comme un enfant débile, dans ces cages spécialisées que sont les résidences pour seniors : « Elle a bien mangé sa purée ! » – « Maintenant, il va jouer au ballon ! » Vous avez droit à un langage bêtifiant et vous avez perdu tout statut : elle, il. Que n'a-t-on tant vécu pour aboutir à ça ? Alors que la mécanique céleste est stable, immuable, sérieuse, en quelque sorte, notre vie animale, bizarre, aberrante, reste imprévisible de bout en bout. Sans rien demander à qui que ce soit, on naît, de rien ou presque. Le tenon trouve sa mortaise pour former un assemblage : le couple. Cette pièce, si particulière, avait une chance infime de s'assortir, de s'ajuster et pourtant...Pessimiste ou puriste, vous remarquerez : il a bien fallu quelques coups de lime et de maillet, un peu de colle pour que ça tienne. D'accord, mais le résultat est là ! Puis, sans crier : gare ! rideau et retour à la nature, si l'on peut dire. Certains auraient aimé continuer un peu le roman, d'autres, sincères ou non, se déclareraient prêts à le refermer. Peut-on trouver un sens à tout cela ? Dans l'affirmative, il demeure bien abscons. L'humain, épris de rigueur et de rationalité,

laisse son Grand Œuvre : la procréation, au pur hasard. Il sait qu'il va créer, mais quoi... ?

Grégaire, il multiplie son irresponsabilité dans le groupe. La terre tourne, continue de tourner, s'est-elle seulement doutée qu'elle avait engendré ces êtres étranges appelés : hommes ? Des scientifiques vont même jusqu'à affirmer que la disparition de la race humaine passerait totalement inaperçue dans le règne animal : baste, notre ego en prend un coup ! Peut-on les suivre ? D'autres démontreront le contraire avec des arguments aussi irréfutables ; d'où la nécessité de posséder une culture toujours plus étendue pour faire le tri. Et encore ! Mais, revenons à nos fourmis : dans l'univers sidéral neutre – hostile serait lui prêter des intentions animistes – dans cet univers donc, où notre importance demeure toute relative, sur notre propre terre, nous passons notre peu de temps à nous exterminer d'une façon ou de l'autre parce que : j'ai raison, j'ai le droit ou c'est à moi... Le savoir évolue, se transforme par petites touches pour tâcher d'atteindre la Vérité qui restera toujours un idéal : une vérité est temporelle, limitée par les connaissances du siècle ou de la décade: tout s'accélère ! Vérité d'aujourd'hui, erreur de demain. Prendre conscience de l'impermanence de la vie, de l'illusion de posséder biens et gens, pour réaliser que, tous, nous sommes sur un frêle radeau et que nous devons, du nord au sud, de l'ouest à l'est, être étroitement solidaires pour survivre. Sans revenir à la tribu autarcique, gérons la planète en « bon père de famille » ; est-il sensé que là on meure de faim et, ici, de trop manger ? Dans notre gestion personnelle, combien de gadgets utilisons-nous, dont on pourrait aisément se passer ? Il faudrait revenir sur le mythe pervers de la consommation

effrénée, pilier de notre économie et aussi chaîne sans fin. Revenir au durable, à l'indispensable, rompre avec cette course aux équipements futiles, mais cela supposerait une totale remise en cause de nos critères de civilisation. Dans cet exercice permanent, construisons-nous des avenir tous plus brillants les uns que les autres. Des idées fusent, tourbillonnent, s'entrelacent... Bien sûr, tempête dans un chaudron, ça ne débouche sur rien, si ce n'est sur son passé. Fini le cinéma, il faut bien assumer : je suis SEUL désormais, rien que ce mot me serre la poitrine. Mes souvenirs les plus lointains témoignent d'un absolu besoin de m'assortir. Pour une fois, j'avais réussi : exactement CELLE qui me convenait. Je comprends, en observant d'anciens couples amis, l'insigne chance qui m'a favorisé. Un couple : un abri, une forteresse où l'on se sent fort, invincible ; là, j'ai vraiment eu le sentiment d'exister, d'avoir de l'importance aux yeux de quelqu'une. Certains assument parfaitement une solitude voulue : résignation ou faux-semblant ? La mienne me ronge inexorablement, une envie de m'enfermer dans NOTRE maison et de n'en plus sortir, car cette maison, c'est ELLE, partout, dans le moindre recoin, et c'est aussi ENSEMBLE. On y sent sa présence attentive et on perçoit son doux sourire. Je me prends à rechercher cette odeur de cigarette, autrefois exécrée, sur ses vêtements favoris encore accrochés dans la penderie... L'attachement vient toujours avec une durée suffisante : c'est fou, on acquiert même une certaine tendresse pour sa vieille bagnole.

Tous les « on ne t'oubliera pas – tu peux compter sur nous. », sincères dans l'émotion, se sont subrepticement dédités ; même plus ce courriel anodin

qui entretenait un semblant de relation. L'un n'a-t-il pas son club et l'autre son P.M.U ? Et puis tu n'es pas le centre du monde, tu es grand maintenant, débrouille-toi, refais ta vie !

« Refais ta vie », c'est déjà admettre qu'elle est défaite. Ce conseil est d'une ineptie criante, comme demander à un hérisson de faire peau de velours ; on refait une façade, les peintures, mais une vie... Et quand bien même, il faudrait à nouveau sortir de sa coquille, s'efforcer de séduire. Je n'en ai plus le courage, ni les moyens, taraudé d'anxiété, doutant de moi. Il était une fois une petite fée qui avait su m'accepter. Cependant, il faut bien subsister, « survivre » ; je me dis que finalement, au sein du NOUS brisé, ELLE est plus vivante que moi.

Alors quel est mon plan, mon projet. Question dérisoire : j'empile les jours, les semaines avec ce douloureux anniversaire des dimanches, jour où il faut éviter d'être malade, de mourir... A vrai dire je n'ai plus guère d'intérêt à quoi que ce soit; je me contrains, malgré tout, à de multiples activités, il faut bien tuer le temps avant qu'il ne nous tue, contrer cette envie pernicieuse de garder la chambre, indéfiniment...

Que me reste-t-il ? Des pensées en surnombre qui, excusez-moi, ne sont pas dans les tons pastel. Il me faut les traduire en MOTS pour communiquer avec TOI, lecteur. C'est ce qui me reste, c'est ce qui me plaît. Parfois plusieurs jours sans une parole en tête à tête, sans un interlocuteur tangible, des silhouettes vagues dans des autos pressées, un petit salut de la main, au hasard. Les enfants du hameau ont grandi, ils venaient pour un oui, pour un non, Andrée était la bonne grand-mère commune.

Ces MOTS qui sont à la base de la pensée spéculative : respect ! Imaginons ce progrès décisif ; l'humain s'est longtemps contenté d'images objectives, liées à la mémoire, en fonction de ses besoins élémentaires. Il se repassait ainsi des scènes de chasse, des lieux de cueillette ou de pêche fructueuse et revoyait les zones néfastes. Les dessins rupestres déjà représentaient une projection vers autrui, l'artiste sortait de ses visions intérieures, il pouvait les propager. Le seuil suivant, il est capital : le chef prononce bâton et un guerrier du clan lui apporte l'objet ; le MOT délivre une représentation mentale qui permettra, d'une part, à la pensée d'évoluer et, d'autre part, aux êtres de communiquer. Ne serait-il pas la clef de toute vie sociale ?

Un jeu à quatre cartes que je disposerai ainsi : penser, parler, écrire et agir. Les deux premières sont réputées ne pas laisser de traces matérielles ; les techniques modernes tendraient à relativiser cette conception, mais peut-on avaliser des enregistrements qui peuvent être falsifiés ou totalement inventés, pas plus que clichés et films qui n'ont plus strictement statut de documents ? La pensée restant individuelle n'est d'aucun intérêt pour autrui, si elle ne s'exprime. La parole trouve là toute son utilité ; elle demeure une base éprouvée de l'enseignement. Quant aux deux dernières, une fois jouées, elles matérialisent la pensée. Prose et action, l'esprit et la main, restent intimement liés ; les actes notariés en sont une facile illustration.

Le MOT, ce merveilleux outil qu'on galvaude, mène sa vie, témoigne d'une époque, vit et hélas ! meurt... jusqu'à ce qu'un fouineur le sorte d'une vieille malle. Il le disposera au sein de son bouquet

qui gagnera ainsi une fragrance indicible. Vous connaissez : « en fait », cette locution a connu son heure de gloire, si bien que le contenu d'une intervention à la télé nous échappait, trop occupés à compter et à prévoir les « en fait » de l'intervenant. Je me souviens encore de cet adverbe : censément, utilisé à tout propos à une certaine époque, il est désormais rangé bien sagement dans les dictionnaires. Eh bien oui, clamons-le : les MOTS, ces personnages vénérables, sont trop souvent abrégés, estropiés ou négligés. Il faut les étudier avec un soin extrême, les fréquenter assidûment et non passer à côté d'eux, comme, les yeux ailleurs, devant un clochard accoté à un réverbère. Les synonymes existent bien, mais, en réalité, d'infimes différences veulent qu'un seul mot colle parfaitement. C'est un peu comme la palette des gris, il en existe des myriades, mais un seul permettra de rendre le plombé de tel nuage. L'un comme l'autre sont un véritable régal de gourmet. Vous objecterez : il faut aller vite, on n'a pas le temps et puis un rappel de créance ce n'est pas un billet doux. Peut-être, mais c'est horrible de recevoir ces formulaires impersonnels et froids où, naturellement, tout humour est proscrit. Affreux encore, ces cartes postales où l'on coche des phrases pré écrites ; on est en vacances, donc le temps n'est plus un argument. Alors, trouver la formule originale qui traduira ce que l'on voit, que l'on ressent, c'est si difficile ?

J'admets que la correspondance administrative ne permette ni personnalisation, ni fantaisie, mais, par contre, dans votre douillet boudoir ou assis confortablement devant votre secrétaire Louis XVIII pour une de ces belles pages, lien privilégié entre deux êtres éloignés, planchez, retouchez,

sélectionnez. Ce n'est plus comme au téléphone où il faut dire vite, sans grande possibilité de retouche, répondre du tac au tac. Certains, il est vrai, se débrouillent mieux que d'autres à cet exercice qui demande tant de vivacité d'esprit. Là, c'est différent, vous avez en tête l'essentiel de votre message ; le plus difficile est de commencer, une fois la première phrase rédigée, comme une vanne qui s'ouvre, la suite coule presque aisément. Vous aurez ce choix : progresser par étapes, en améliorant au fur et à mesure ou bien écrire d'un seul jet, guidé par la muse fugace de l'inspiration et revenir ensuite sur l'ensemble, pour affinage et compléments. La LETTRE transcende le simple menu purement alimentaire et devient un délicat festin auquel vous conviez son lecteur.

Corriger : cet exercice rébarbatif qui évoque la fessée, est indispensable. Le premier jet, frais et spontané, peut rarement être livré tel quel Des génies littéraires, citons Flaubert qui, entre autres, remaniait ses manuscrits jusqu'à les rendre quasi illisibles. Restons un peu avec lui et considérons qu'en plus du sens, le MOT possède une forme et une sonorité propres ; même en lecture purement mentale, nous sommes sensibles à la musique des mots, un peu comme le compositeur entend la mélodie qu'il vient d'accrocher sur la portée.

Somptueux, doux, durs, fracassants, neutres, passe-partout les MOTS s'inscrivent dans des registres variés. « Grandiloquent ... matamore » des personnages représentatifs nous sautent aux yeux. « ca tas tro phe », le vaisselier s'écroule et les assiettes se brisent l'une sur l'autre. Un « susurrement », c'est la tendre intimité, la légèreté de

l'eau froissée d'un ru alpestre, quant à roucoulement : tout en douceur, tout en rondeur. Certains vous jettent, à eux seuls, une image très évocatrice. Valétudinaire s'avance à pas comptés, se traîne mollement vers le canapé, sans énergie, une tisane qui fume, une moelleuse robe de chambre, un épais cache-nez : le mot s'impose, transmet une impression puissante. D'autres doivent rester au placard, trop âgés, malsonnants, tabous, pourquoi ? Ils paraissent simplement vulgaires, subissant une répression sociale ou pseudo religieuse. « mon CUL, dit Zazie... » Diable, le mot est inconvenant ! Petite peste, malpolie ! Par contre, un cul-de-bouteille, un cul-de-lampe, voire un cul-de-basse-fosse passent très bien, touchant même au langage recherché ! Toute l'inconséquence des modes humaines passe par l'usage des mots. Un chat n'a nul besoin de s'habiller en matou ou en minou. Si j'évoque le penis, le clitoris ou le vagin : mains sur les yeux ou sur les oreilles. Ils font peur, ils froissent...quoi, au juste ? Alors, pour s'en protéger, on va chercher des circonlocutions, des diminutifs ridicules, sauf lorsqu'ils prennent une tournure poétique.

Notre langue française puissante, racée, élégante s'adapte à toute les situations, tous nos besoins, telle coulée de mercure épousant la moindre forme. Il est du Gavroche en elle, sachant être insolente, spirituelle, novatrice. Quelle autre manie avec tant de bonheur l'anagramme, la contrepèterie. Elle sait aussi être plaisante se pliant complaisamment aux jeux de mots.

Etre amoureux des mots : Est-ce platonique, est-ce voluptueux ? Consensuel, vous dites : « les deux, mon cher ! » Cet amour, on le transfuse au lecteur